

## Odile

Une oreille pour chacun, le dimanche, c'était là notre rituel, yeux dans les yeux, à la guise d'Anatole, homme d'habitudes, le pauvre, paix à son âme, où il est au moins, on le laisse tranquille. Mais là, je n'aurais pas eu le cœur à me les farcir seule. Et pourtant, qui sait si l'issue n'aurait pas été plus heureuse, les deux oreilles achetées et bouffées une fois pour toutes, plutôt que ces scrupules me taraudant la conscience !

Entre nous, il y a de la poésie dans l'oreille du goret, ce cône velu que l'on remonte de la main, de la base à la pointe, en en épousant si simplement la forme.

Il paraît que de toute une vie, l'oreille ne s'arrête jamais de grandir, comme les ongles ou les cheveux. C'est vrai que mon père, à la fin de la sienne, avait de chaque côté de son crâne d'oeuf une escalope prodigieuse. Lui auraient-elles tenu au casque par des ventouses qu'il pouvait faire à ses petits-enfants la faveur de les décoller : ils les auraient vite adoptées comme circuit pour leurs billes de terre. Et à lui, il suffisait bien qu'ils sortent de mon ventre : ils étaient autant son sang que s'ils étaient venus d'un autre !

Il aurait fallu trouver moyen de glisser cela à quelqu'un de confiance pendant l'enterrement : *il faut avertir Auguste, les oreilles, il n'y en aura plus*. Parce qu'il fallait bien que les enfants refusent, *Mais enfin Maman, Papa vient de mourir et c'est tout ce à quoi tu penses, ta commande d'oreilles de cochon qui va rester sur les bras du boucher ! Et tu ne crois pas qu'il comprendra, Auguste ?* Mon Dieu, quelle ironie, défendre ainsi leur « père » de mon empressement à prévenir Auguste ! Mais ils n'avaient aucun besoin de savoir, nous en avions convenu, Anatole et moi. *Que le nom ne se perde pas !* Nous le perdons bien, nous, le nôtre. Ce que les hommes sont prêts à taire pour un nom. Alors qu'il en voulait tant à son père. En tout cas, même Auguste n'était pas au courant que les enfants étaient de lui. Et justement, il n'allait pas comprendre, pauvre âme, un timide, un pas sûr de lui, pas de ceux qui font des conclusions hâtives ! Un homme simple, qui ne m'a fait que du bien... Comme le père d'Anatole et Marcel, leur géniteur, l'Irlandais, tout ce bien à leur mère, à ce qu'il paraît. Il n'y a pas de hasard.

Heureusement, la vieille Armande a fini par se rendre compte de ma misère : le lendemain, Auguste

était dûment et poliment prévenu. Mais ensuite, c'est tout le village qui est passé pour lui glisser : *Vous savez, pour les oreilles commandées par la mère Odile, c'est plus la peine, vous avez su, pour l'Anatole...* Et là, il a cru au canular – la petite Lisette qui faisait le ménage à côté l'a entendu hurler, quelque dix jours après, *Ils commencent à me chauffer les sangs, tous autant qu'ils sont, avec la commande d'Odile ! Qu'elle vienne me le dire elle-même, Odile, qu'il n'y a plus d'oreilles qui tiennent, et alors on verra !* Il a cru au complot, les gens sont tellement envieux, pire, il a dû penser que je m'étais fichue de lui, et on n'a jamais pu s'expliquer. J'aurais pu en mourir ! Quel dommage ! Ce brave Auguste : son cœur, sa chemise, ses oreilles et sa queue, qu'il aurait donnés à une pauvre dans le besoin comme moi. Avec lui, on pouvait penser à l'avenir. Si seulement je m'étais mieux débrouillée, avec la tristesse des enfants, la famille qui débarque, tout ce qu'un mort peut vous laisser pour vous enquiquiner une dernière fois, comme de son vivant les monceaux de linge et la table jamais débarrassée parce qu'un homme, ça ne doit pas s'abaisser à... Enfin, j'exagère, il n'y avait pas plus docile qu'Anatole, même pour les corvées. C'est dur, la vie sans ses hommes. Pour un peu j'aurais passé le reste de ma vie à me plaindre, une vraie sirène de pompiers, alors qu'au fond de moi j'avais tous ces bons moments à chérir !

Si au moins on avait pu convenir d'un code, avec Auguste, comme dans les livres : pas de voile, pas d'oreilles, l'oreiller ... vu que je n'avais pas mis la voilette à mon chapeau noir.

Je n'en démords pas, j'exigerai l'incinération : pas question que ça me ronge pour l'éternité, cette colère contre moi-même, de n'avoir été ce jour-là qu'une grosse bête ! Qui sait, si je n'arrivais pas à m'abandonner aux vers, et que j'avais encore dans les jambes des impulsions de courir chez mon boucher, de le prévenir, le consoler, le détromper, de convoler ! Alors que ce sera trop tard, vu que c'est déjà trop tard, voilà un an qu'Auguste est cuit, sans que j'aie jamais osé le rejoindre, une fois Anatole mort. À croire que c'était les deux ou rien ! Je m'y perds.

Tout ça, maintenant, c'est clair comme de l'eau de roche : c'était bien la faute à Anatole. Me laisser en rade avec nos deux oreilles, alors qu'il savait que je n'y aurais jamais touché seule ! Avec ces oreilles en suspens au-dessus de ma tête, commandées mais jamais mangées, je n'ai jamais pu complètement y croire, moi, à sa mort : si Anatole avait dû partir pour toujours, jamais il n'aurait oublié de me dire de décommander la petite gourmandise ! Si bien que jusqu'à la fin, à la mort d'Auguste, j'ai gardé

l'impression qu'il allait surgir à l'improviste, pour nous surprendre ! Et puis, mort, c'était pire : il pouvait être partout au-dessus de nous, impossible de s'organiser, pour nos rencontres.

C'était un filou, finalement, mon Anatole, qu'il l'eût cru ? Il me connaissait bien, il savait que jamais je ne me serais refait la vie auprès du boucher avec de tels doutes sur la conscience. Il savait bien que j'ai la nature hésitante, que je ne laisse rien au hasard. L'organisation, c'est ça qui vous sauve ! Alors j'attends mon tour, et j'espère qu'à ce moment-là, ils seront encore frais, et Anatole et Auguste, car l'un me doit des explications, et l'autre, comment dire, une dernière ... un dernier ... Du coup, j'hésite encore, pour l'incinération, peut-être que je ne serai pas mécontente d'arriver avec un corps qui ne pourra leur paraître que frais comme la rose, à regarder le leur, depuis tout ce temps à manger les pissenlits par les racines.